



HAL
open science

La tribu contre l'Etat ? Critères de reconnaissance de l'évolution sociale en Mésopotamie et en Arabie

Serge Cleuziou

► **To cite this version:**

Serge Cleuziou. La tribu contre l'Etat ? Critères de reconnaissance de l'évolution sociale en Mésopotamie et en Arabie. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2002, II, pp.76-80. hal-02095061

HAL Id: hal-02095061

<https://hal.science/hal-02095061>

Submitted on 10 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La tribu contre l'État ?

Critères de reconnaissance de l'évolution sociale en Mésopotamie et en Arabie

Serge Cleuziou (ArScAn – Proche et Moyen-Orient)

Au cours de cette présentation, j'ai souhaité montrer à partir de deux études de cas, comment l'apparition ou la non apparition, voire le rejet de l'État, pouvaient être mises en relation avec un processus de désancrage par lequel les relations économiques ou politiques quittent le domaine des rapports de parenté, ainsi que cela a été proposé par Maurice Godelier dans *l'idéal et le matériel* (1984). Les deux cas présentés, relativement proches dans le temps et dans l'espace, sont considérés à des fins comparatistes comme deux trajectoires évolutionnistes différentes, et non comme des situations sur un continuum diffusionniste, à partir d'une hypothétique zone d'origine.

Le premier problème est sans doute de faire comme si, en dissertant entre archéologues sur les origines de l'État, on savait de quoi l'on parle. La stratification sociale, la formation d'une élite sans relation de parenté avec les autres classes de la société, un système de taxations sans retours directs, une armée et des forces coercitives permanentes sont autant d'éléments d'une liste non exhaustive, dont la traduction sur le terrain n'est jamais évidente quand même elle existe : écriture, métrologie, lieux et symboles du pouvoir, etc. L'accord est loin d'exister sur la caractérisation des premiers États, sinon pour reconnaître qu'ils diffèrent profondément de notre (nos) concept(s) moderne(s), que le pouvoir y est affaire de lignages dominants et que l'économie de marché n'y existait guère, remplacée par un ou plusieurs systèmes redistributifs à divers niveaux d'organisation sociale. On a donc procédé comme si chacun avait une idée voisine sinon commune sur ces questions, ce qui devant une assemblée réunissant des spécialistes d'aires culturelles diverses, est un pari peu vraisemblable, sans doute générateur de quiproquos et de malentendus.

La plupart des auteurs s'accordent pour reconnaître que l'État est apparu en Mésopotamie au cours du IV^e millénaire avant notre ère, mais les scénarios et les causes de cette apparition divergent. Classiquement, on considère que le processus prit place en Mésopotamie du sud et dans son annexe des piémonts des montagnes et plateaux d'Iran, la Susiane. L'antériorité des fouilles de Suse (fin du XIX^e siècle) et Uruk (début du XX^e siècle), le fait que là se trouvent les deux systèmes d'écriture les plus anciens qui soient connus, sont autant d'arguments implicites en faveur de ces hypothèses. Les sites de plus en plus nombreux trouvés en périphérie de cette zone nucléaire, notamment en Mésopotamie du nord mais aussi sur le plateau iranien, sont dans cette optique considérés comme autant de points d'expansion, commerciale pour les uns et démographique pour les autres. On parle même parfois de « premier empire ».

Y eut-il effectivement expansion à partir d'une zone identifiable de naissance du premier État, ou bien s'agit-il d'un processus qui a affecté à des degrés divers l'ensemble des sociétés du Proche et Moyen-Orient au cours du IV^e millénaire ? Autrement dit les archéologues ne reconstituent-ils pas, à partir des quelques données connues, le processus diffusionniste qui répond à leurs attentes ? L'historique des recherches a son importance. Dans les années 1970, alors que les travaux portaient essentiellement sur la Susiane, la découverte de tablettes inscrites en écriture proto-élamite sur plusieurs sites du plateau iranien, puis celle d'un petit établissement de type urbain dont la culture matérielle était similaire à celle d'Uruk en rive droite de l'Euphrate syrien, Habuba Kabira, suivie d'une série d'autres aux confins syro-anatoliens, sont venues accréditer l'idée d'une expansion depuis un centre unique en Mésopotamie du sud (Algaze 1988) sans que l'hypothèse alternative ait été sérieusement examinée. Quand la situation politique a entraîné la fermeture des terrains de recherche dans les « zones nucléaires », les travaux se sont déplacés hors de celles-ci, en Syrie et en Turquie, notamment à l'occasion de fouilles de sauvetage sur les sites de barrages de la vallée de l'Euphrate.

Les terrains iraniens fermés depuis plus de vingt ans ont fourni de nombreuses données sur l'évolution régionale, mais celles-ci restent tributaires d'informations précises mais limitées (la séquence stratigraphique fine établie dans les années 1970 à Suse) auxquelles il est parfois difficile de rattacher des monuments comme la terrasse haute de la première moitié du IV^e millénaire reconnue sur le même site lors de fouilles anciennes, imposant monument dont on connaît bien peu de choses si ce n'est l'existence. L'analyse de la distribution des sites a mis en évidence un processus de hiérarchisation et d'organisation du territoire au cours des Ve et IV^e millénaires (Johnson 1980), bien réel, mais dont on ne saurait affirmer qu'il fut spécifique à cette région et à cette époque. Quant à Uruk dans le sud de l'Iraq, lui aussi maintenant fermé aux recherches, les gigantesques bâtiments de briques crues de la période IV de l'E. ANNA (vers 3400 av. J.-C.) qui en constituaient le centre politique et religieux (fig. 1) laissent peu de doutes sur le niveau de complexité sociale atteint à cette époque, ce que confirment les plus anciens textes déchiffrables, toutefois peu diserts sur l'organisation politique, dont nous ne connaissons guère qu'une liste de fonctions. Mais toute la séquence qui précède n'est documentée que par un sondage limité effectué dans les années trente : nous ne disposons vraiment pour le lieu supposé de l'apparition du premier État que d'une « image » de la situation à l'issue du processus.

Loin du « centre », Habuba Kabira (fig. 2) présente le premier plan intelligible d'une ville du milieu du IV^e millénaire. C'est une fondation nouvelle dont la taille n'est guère supérieure à celle de certains villages antérieurs, mais dont le plan est tout à fait inédit, avec ses rues parallèles, délimitant de véritables lotissements, un système d'égouts, une acropole, un rempart flanqué à espaces réguliers de tours quadrangulaires. Le site fut fondé vers 3600-3500 av. J.-C. à la période Uruk moyen, antérieure à la période IV de l'E. ANNA d'Uruk (Uruk récent) et ne dura guère que deux siècles. Cette construction ex nihilo et cet abandon rapide nous valent d'en avoir conservé le plan, qui subit cependant dans ce laps de temps de nombreuses modifications. Elles renforcèrent aussi l'idée d'une colonisation suivie d'un abandon, alors que nous connaissons maintenant dans la même région nombre de sites où la culture d'Uruk fait suite, comme dans le sud, à la culture « villageoise » d'Obeid et qui ne furent nullement abandonnés par la suite. Dans le nord comme dans le sud, les villages obeidiens présentent, surtout pour les plus récents, des caractéristiques architecturales, notamment des maisons un peu plus vastes que les autres, qui peuvent être interprétées comme les prémices des transformations sociales du IV^e millénaire. Les indices d'une certaine continuité existent, notamment dans le plan des maisons qui présente, d'une période à l'autre, un parti similaire, mais évolueront par la suite de façon différente, avec leur intégration dans le tissu urbain.

On a donné au cas particulier d'Habuba Kabira une valeur générale et, bien qu'on l'ait maintenant reconnu, les conclusions qu'on pouvait en tirer étaient si séduisantes que les effets s'en font encore sentir. Reste que cet « accident » propose à notre interprétation la manière d'habiter idéale de la nouvelle société, puisqu'à cet endroit les premiers urbanistes n'avaient pas à composer avec les quartiers antérieurs, un peu à la manière dont les « villes nouvelles » languedociennes de notre XIII^e siècle traduisent une nouvelle organisation de l'espace qu'on chercherait sans doute vainement dans le centre, à Toulouse. En l'absence de moyens pour le vérifier, on peut supposer que les divers îlots ainsi délimités correspondent à des groupes unis par des liens de parenté et que le plan traduit dans l'espace une conception des relations dans et entre ces groupes (Vallet 1996). Le lieu du pouvoir est bien différencié, un rempart à caractère ostentatoire traduit le caractère collectif de la défense vis-à-vis d'on ne sait quel extérieur¹, et les zones d'activité économique, notamment les greniers sont proches des portes de la cité et non, comme on les aurait attendus dans certaines interprétations classiques, à proximité des lieux de pouvoir.

À l'urbanisme s'ajoute un type particulier de bâtiment rectangulaire au plan dit en T, associant une grande nef bordée de pièces latérales à un transept, qui apparaît comme une réplique démesurément agrandie (jusqu'à 80 m de long à Uruk) du modèle de maisons des périodes antérieures. Les façades en étaient richement décorées de niches et de redans et parfois de cônes d'argile ou de pierre multicolores, tellement caractéristiques que leur seule présence sur un site suffit à suggérer celle de bâtiments similaires. Ils rejoignent dans la sémiologie archéologique de l'État des objets à caractère administratif qui font leur apparition à cette époque, notamment les sceaux-cylindres dont l'image, déroulés sur les scellements d'argile, véhicule l'idéologie du pouvoir : « souverain » conquérant des villes, massacrant des prisonniers ou présidant à l'engrangement des récoltes. Or il semble bien que dans l'état actuel des informations, on ne soit pas en mesure d'identifier dans le sud plutôt que dans le nord l'apparition de ces divers éléments, ni même de dire s'ils sont tous apparus en même temps au même endroit. La culture matérielle de l'Uruk moyen et récent est maintenant connue sur l'ensemble du monde mésopotamien, tandis que la période dite Uruk ancien, qui marque le début du IV^e millénaire, est trop mal définie à Uruk même pour qu'on puisse assurer qu'elle ne se trouve que là. Il est certainement abusif de l'associer aux seuls Sumériens, inventeurs de l'État et de l'écriture alors même que nous savons par les premiers textes lisibles que plusieurs groupes linguistiques cohabitaient déjà dans cette région, et qu'à quelques exceptions près elle occupe le même territoire que la

¹ Il est à noter que ce rempart fut construit dans un deuxième temps, en empiétant en partie sur les lotissements originaux.

culture villageoise, d'Obeid qui la précède, et dont on retrouve les vestiges sous les niveaux urukéens sur nombre de sites au nord comme au sud. Il y a trop d'incertitudes chronologiques, trop de vérités d'évidence non démontrées, trop d'assimilations hâtives pour qu'on se résigne sans discussion au scénario diffusionniste.

Les objets administratifs sont présents à Habuba Kabira. Un certain nombre d'études ponctuelles, trop rares, montrent que les objets du pouvoir – et donc le pouvoir et ses formes – pénétrèrent très tôt jusques et y compris dans les villages (Wright *et al.* 1980). Y sont aussi présents de grands bâtiments similaires à ceux d'Uruk, bien que moins imposants, sur ce qui est interprété comme l'acropole de la ville. Les archéologues y ont un temps vu des temples, répondant ainsi au modèle de la cité-temple dirigée par un roi-prêtre que leur proposaient certains historiens, une thèse maintenant à peu près abandonnée par tous. Les vastes nefs des bâtiments en T sont davantage interprétables comme des lieux de sociabilité où se déroulaient les cérémonies, et notamment des repas, constitutives de la vie politique. Sans aller jusqu'à l'idée de « démocratie primitive » proposée par Jacobsen (1943), il ressort des textes eux-mêmes que des assemblées (d'anciens, de chefs de lignages, etc...) tenaient encore un rôle important dans les structures politiques du milieu du IV^e millénaire. Les multiples versions de la chronique dynastique mésopotamienne s'accordent pour reconnaître que l'état urbain a précédé la royauté et que celle-ci, d'origine divine, fut effective pour la première fois à Kish en Mésopotamie centrale et non à Uruk comme semblent le croire les archéologues (Glassner 1994).

Aux thèses fonctionnalistes qui expliquent l'apparition de l'État par le développement de rôles et d'instances nécessaires au fonctionnement de l'économie, lesquels deviendraient progressivement héréditaires au prix d'une légitimation idéologique à caractère religieux, on peut opposer un autre scénario. La dynamique sociale entre des groupes de parenté étendus et hiérarchisés, qui contrôlent et légitiment l'accès aux richesses fut le moteur de changements profonds au fur et à mesure que, vers la fin du Ve millénaire au plus tard, s'étendirent les bases économiques et démographiques des communautés agricoles. La compétition entre lignages dominants, tempérée par les solidarités socio-économiques des systèmes de parenté, fut un facteur essentiel de ce processus, dont les derniers échos se trouvent dans les textes du milieu du III^e millénaire, quand les groupes de parentés, ce que J.-J. Glassner (1986) appelle des « groupes de gérance », achèvent d'alléner les terres collectivement possédées tandis que les élites, maintenant désolidarisées des gens du commun, entretiennent des politiques d'échanges cérémoniels et matrimoniaux. Que la légitimation de ce désancrage se soit faite en relation avec le religieux ne fait pas de doute, de même que le caractère ostentatoire et dramatique des funérailles royales, instant particulièrement critique des passations de pouvoir, montre que cela ne se fit pas sans crises. Les tombes royales d'Ur en sont la seule manifestation connue, mais elle est hautement significative.

Les phénomènes auxquels nous faisons ici référence se placent dans la longue durée, avec des périodes d'accélération et de stagnation, des tentatives réussies et nombre d'autres avortées, qui n'ont pas toutes laissé de traces dont nous ayons connaissance (Cleuziou 1999). Lorsque nous savons les reconnaître, celles-ci témoignent davantage de l'aboutissement du processus que de son déroulement. Croire qu'on pourrait décrire par la seule archéologie le cheminement vers l'État est tout à fait illusoire, puisque cela revient à supposer que ce cheminement s'est réifié dans les vestiges matériels. Poser sur ces vestiges des interprétations uniques, ordonner ceux dont nous avons connaissance selon un scénario unique, conduit inévitablement à des interprétations en termes de diffusion et de colonisation. En admettant qu'au mieux nous disposons d'éléments qui correspondent à des situations à certaines étapes d'un processus multiforme, nous nous privons de cette possibilité, vidant du même coup de leur sens les notions si fréquemment utilisées d'État primaire et d'État secondaire. Cela ne signifie pas que nous devons pour autant renoncer à comprendre un phénomène majeur de l'évolution récente de l'humanité, mais que nous devons prioritairement replacer les données dans un cadre anthropologique : on peut croire à la fois à l'unité de l'espèce humaine et à l'unicité de chaque trajectoire, c'est-à-dire que si Teotihuacan n'est pas l'héritière d'Uruk et si les chefferies hawaïennes ont toutes chances d'être le résultat d'une évolution locale, il nous appartient à la fois de chercher quels processus communs y furent en œuvre et comment s'exprimèrent les particularismes en fonction de critères qui n'ont – et de loin – pas tous leurs origines dans l'environnement. S'agissant d'évolutionnisme et de comparatisme, je suis bien conscient d'avoir peu de chances d'être entendu, mais il faut affirmer que tout progrès de la connaissance est à ce prix, à moins d'accepter comme c'est trop souvent le cas en archéologie que la connaissance se confond avec l'acquisition plus ou moins hasardeuse de données nouvelles. Les études comparatistes, comme le remarquable mais déjà ancien livre où Robert MacAdams (1966) analysait les situations en Mésopotamie et au Mexique sont beaucoup trop rares et ne sont pas remplacées par les nombreux livres collectifs sur l'origine de l'État, qui ne sont presque toujours que des collections d'articles, d'ailleurs fort utiles pour édifier les bases d'une documentation comparatiste.

Un tel projet serait d'ailleurs peu pertinent si l'on se limitait aux seuls cas de développement de l'État, puisqu'il est évident qu'une partie des réponses que nous cherchons n'apparaîtront que par contraste avec d'autres situations. C'était l'objet de notre seconde étude de cas. L'archéologie de l'Arabie, et plus spécialement de la Péninsule d'Oman, n'a été connue que très récemment, après que la pensée commune

ait admis que l'État avait pu se diffuser de la Mésopotamie vers les régions périphériques au début du III^e millénaire. On a donc commencé par y chercher, ce qui était relativement légitime, des formes d'adoption d'un système complexe à caractère étatique sous l'influence de la Mésopotamie. La région fut longtemps considérée comme n'ayant pas connu un développement propre et les seules entités de ce type identifiables selon la sémiologie archéologique sont vers la fin du III^e millénaire dans la région de Bahreïn, le pays de *Dilmoun* des textes cunéiformes, et vers le début du I^{er} millénaire, voire plus tôt, le royaume de *Saba* au Yémen. La première fut attribuée sans grande surprise à des influences mésopotamiennes, et la seconde à des influences égyptiennes ou levantines, voire même grecques !

Les données archéologiques maintenant disponibles sont interprétables d'une tout autre façon. Elles montrent l'émergence d'une société complexe tout en maintenant la parenté et les réciprocitys au sein d'un système d'alliances, où le désancrage de ces liens évident en Mésopotamie ne s'est pas produit. Le processus a certes été pour partie lié aux déstabilisations venues de l'extérieur au cours de la seconde moitié du IV^e millénaire, mais il appartient aussi à une trajectoire évolutive différente, dans des environnements et avec des ressources particuliers. L'archéologie de la péninsule d'Oman, le pays de *Magan* des textes cunéiformes, fournit un exemple maintenant suffisamment documenté pour qu'on puisse affirmer que des communautés associant pêcheurs des côtes, agriculteurs des oasis et éleveurs des steppes ne laissèrent jamais la place à un système étatique comparable à ceux que l'on connaît en Mésopotamie, sur le plateau iranien ou dans l'Indus (Cleuziou 2001). Les nouvelles relations sociales, loin d'être une simple transposition de celles qui sont apparues dans la ou les « zone(s) nucléaire(s) » de l'État, sont le produit d'une évolution propre qui a pris en charge avec succès le développement de ressources nouvelles et celui d'échanges internes et externes différents. Ainsi s'est formée ce que nous avons appelé une structure tribale, en référence à la situation qui prévaut aujourd'hui largement en Arabie, où le dialogue (ou la confrontation) entre cette structure et l'État au sens « moderne » tel qu'il est promu par les familles dominantes, en relation avec les pays occidentaux, propose aux sociologues un champ d'étude tout à fait passionnant. Les textes nous montrent qu'État et tribu interagissaient déjà dans le Yémen du I^{er} millénaire, la situation à *Dilmoun* étant encore trop mal connue pour qu'on puisse l'analyser plus avant.

Sans doute faut-il en terminant ce résumé lever une dernière ambiguïté, et non des moindres. Le système tribal dont nous entrevoyons l'apparition en Arabie à l'âge du Bronze n'a rien à voir avec la tribu que les typologies évolutionnistes placent avant l'apparition de l'État, ni sans doute avec beaucoup des systèmes désignés sous ce vocable à travers le monde par les bibliographies occidentales. Il est un système parmi d'autres, une hypothèse de système parmi d'autres, qu'il est tout à fait possible de chercher à mettre en évidence dans la riche documentation archéologique de l'Orient ancien, afin d'en mesurer les interactions, d'en caractériser similitudes et différences pour identifier les forces en œuvre dans chaque processus, avant de conclure trop hâtivement et de façon finalement peu productive à la diffusion d'un modèle apparu en un lieu unique. Les décevantes reconstitutions d'économies mondes autour de tels centres s'en trouveraient certainement renouvelées.

Éléments bibliographiques

- Adams R. McC. 1966. *The evolution of urban society. Early Mesopotamia and prehistoric Mexico*, Aldine-Atherton, Chicago et New York.
- Algaze G. 1989. The Uruk expansion, *Current anthropology*, p. 571-608.
- Cleuziou S. 1999. Transitions vers l'État au Proche et Moyen Orient : éléments pour une étude comparatiste. In : Descola P., Hamel J. et Lemonnier P. (dir.) : *La production du social, autour de Maurice Godelier*, Fayard, Paris, p. 245-266.
- Cleuziou S. 2001. The Early Bronze Age of the Oman Peninsula : from chronology to the dialectics of tribe and State formation. In : Cleuziou S., Tosi M. et Zarins J. (dir.), *Essays on the Late Prehistory of the Arabian Peninsula*, Serie Orientale Roma, IIAO, Rome.
- Glassner J.-J. 1986. De Sumer à Babylone : familles pour gérer, familles pour régner. In : Burguière A., Klapisch C., Segalen M. et Zonabend F. (dir.), *Histoire de la famille*, tome I, Armand Colin, Paris, p. 98-133.
- Glassner J.-J. 1994. *Chroniques mésopotamiennes*, (présentées et traduites par J.-J. Glassner), Les Belles Lettres, Paris.
- Godelier M. 1984. *L'idéal et le matériel*, Fayard, Paris.
- Jakobsen T. 1943. Primitive democracy in ancient Babylonia, *Journal of Near Eastern Studies* 2, p. 159-172.
- Johnson G.L. 1980. Rank size convexity and system integration : a view from archaeology, *Economic Geography* 5, p. 234-247.
- Vallet R. 1996. Habuba Kebira (Syrie) ou la naissance de l'urbanisme, *Paléorient* 22/2, p. 45-76.
- Wright H.T., Miller N. et Redding R. 1980. Time and process in an Uruk rural centre. In : Barrelet M.-T. (dir.), *L'archéologie de l'Iraq, perspectives et limites de l'interprétation anthropologique des documents*, CNRS, Paris, p. 265-284.

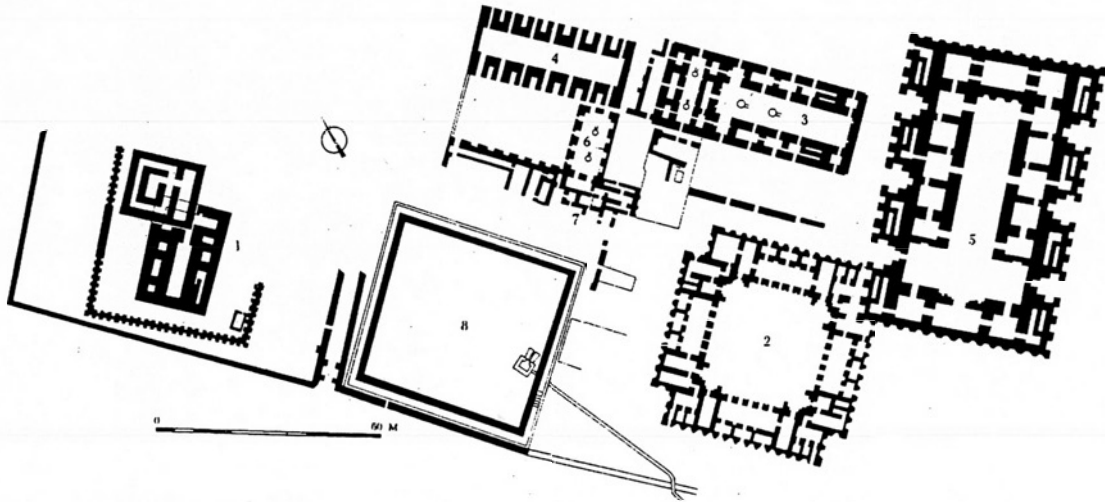


Fig. 1. Uruk. Constructions du secteur de l'E.ANNA, niveaux VI-IV (fin IV^e millénaire av. J.-C.)
Dessin Giroux, d'après H. Lenzen dans P. Amiet, *L'art antique du Proche-Orient*, Paris, 1977, p. 526.

1. Temple aux mosaïques de cônes.
2. Palais carré.
3. Temple C.
4. Grand hall.
5. Temple D.
6. Hall aux mosaïques de cônes.
7. Bains.
8. Cour

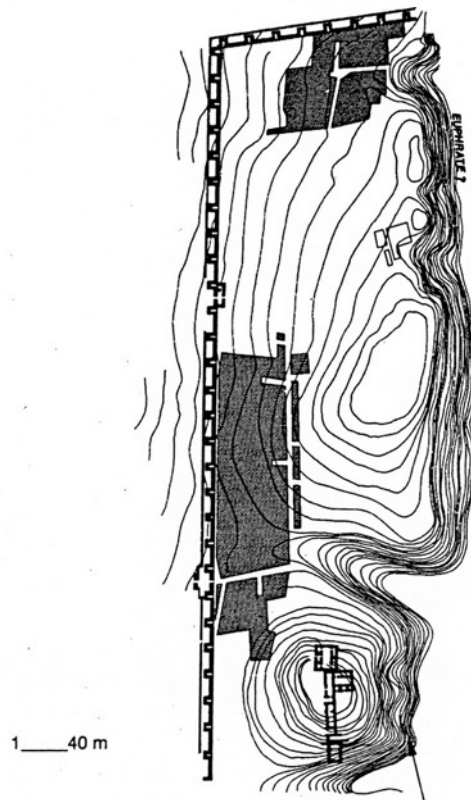


Fig. 2. Habuba Kabira, sur l'Euphrate (Syrie du Nord), milieu du IV^e millénaire av. J.-C.)
D'après J.-C. Margueron, *Les Mésopotamiens. Vol. 2. Le cadre de vie et la pensée*,
Armand Colin, Paris, 1991, p. 20.